

Jean-Baptiste **BARONIAN**



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jean Muno & Alain BERTRAND

1988

Jean-Baptiste Baronian occupe une situation particulière dans la Belgique littéraire. En effet, c'est un écrivain de profession, qui entend vivre de sa plume. D'où la diversité de ses activités littéraires : essayiste, romancier, critique, préfacier, anthologiste, – et l'éclectisme de ses goûts : il passe dans une même année du roman «littéraire» au polar signé Alexandre Lous.

En fait, cet admirateur de Jean Ray et de Georges Simenon est convaincu qu'on peut être écrivain populaire et grand écrivain, – et ce qui pourrait même être là, du moins pour le romancier, la forme de la réussite la plus difficile et la plus accomplie.

Biographie

Jean-Baptiste Baronian, de son vrai nom Joseph-Louis Baronian, est né à Anvers le 29 avril 1942 de parents arméniens.

À la fin de l'année 1944, les Baronian s'installent à Bruxelles où le futur Jean-Baptiste fait ses études primaires et secondaires. Il s'inscrit ensuite à l'Université catholique de Louvain, d'où il sortira docteur en droit et bachelier en philosophie. C'est aussi là qu'il fait ses premières armes d'éditeur en fondant une revue ainsi que les Éd. La Plume ivre. Ses études terminées, il entreprend un voyage de six mois au Moyen-Orient.

En 1969, il entre aux Éd. Marabout où il dirigera notamment, jusqu'en 1977, la collection littéraire fantastique.

En 1970, crée le Prix Jean Ray.

Il se partage entre ses activités de romancier (également sous le pseudonyme d'Alexandre Lous), d'anthologiste, de préfacier, de bibliophile, de conférencier (à l'Ensav-Abbaye de la Cambre), d'essayiste et de chroniqueur, notamment dans *Le Vif-L'Express* à Bruxelles et le *Magazine littéraire* à Paris.

En 1977, quitte la direction éditoriale de Marabout et devient à Paris directeur de collections au Livre de Poche et à la Librairie des Champs-Élysées. Il crée la collection *Le Masque fantastique*.

Depuis 1987, fondation à Bruxelles de l'Association internationale *Les Amis de Georges Simenon*, Jean-Baptiste Baronian est nommé président (il l'est toujours).

De 1990 à 1994, directeur littéraire du Fleuve Noir.

Dès 1992, parution des premiers albums pour enfants.

Jean-Baptiste Baronian est marié, et père de deux enfants.

En 1995, Jean-Baptiste Baronian signe pour le *Vif/L'Express* le feuilletton de l'été, *Les adoreteurs de l'œil*, un pastiche des aventures de Harry Dickson.

En 1996, création chez Grasset/Jeunesse du personnage du petit détective Rouletapir (illustrations de Laurence L. Afano).

1997, écrit de plus en plus sur la musique, sa grande passion avec la bibliographie et l'œnologie, en particulier dans le magazine *Art et culture*

1998, succès *mondial* d'un album destiné aux enfants ***De tous mon cœur***, quatorze traductions.

2000, participe à l'anthologie de Jean-Paul Croquet *Noëls noirs*. Rédige la préface du livre d'Yvan Dusaioit *Sur le pas des écrivains de la mer du Nord*.

2002, élection en octobre à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, au fauteuil de Thomas Owen.

Bibliographie

Romans, contes

- *L'un l'autre*, suivi de *Pourquoi es-tu si triste?*, Morel, Les Hautes Plaines de Mane, 1972.
- *Écritures pour saluer Jo Delahaut*, Delta, Bruxelles, 1973.
- *Autour de France*, Laffont, Paris, 1974.
- *Scènes de la ville obscure*, Laffont, Paris, 1977.
- *Le Grand Chalababa*, Opta, Paris, 1977 (AntiMondes, 33).
- *Le Diable Vauvert*, Laffont, Paris, 1979.
- *Place du Jeu de Balle*, Laffont, Paris, 1980. Rééd., Labor.
- *Les quatre coins du monde*, Laffont, Paris, 1982.
- *Sept simulacres*, contes insolites, Van Balberghe, Bruxelles, 1982.
- *La bibliothèque de feu*, avec des lithographies de Camille De Taeye, La Pierre d'Alun, Bruxelles, 1984.
- *Lord John*, Hermé, Paris, 1986. Rééd., Labor.
- *La vie continue*, Bourgois, Paris, 1989..
- *La nuit aller-retour*, Bourgois, Paris, 1991.
- *Le tueur fou*, Rivages, Paris, 1995.
- *Le Vent du Nord*, Métailié, 1996.
- *Disques fantômes*, Bernard Gilson, 1998.
- *L'été est une saison morte*, Métailié, 1998.
- *Parmi tant d'autres crimes*, Les Belles Lettres, 1999.
- *L'Apocalypse blanche*, Métailié, 2000.
- *Histoires fantômes*, La Renaissance du Livre, 2003.
- *Miroirs obscurs*, Labor, 2003.
- *Maison hantée*, Quadri, 2003.

Sous le pseudonyme d'*Alexandre Lous*

- *Matricide*, Clancier-Guénaud, Paris, 1981 (Polars, 5). Rééd. 10-18 et Labor.
- *La nuit du pigeon*, Fleuve Noir, Paris, 1982 (Engrenages, 9).

- *Meurtres sans mémoire*, Denoël, coll. *Sueurs Froides*, Paris, 1983.
- *Tableaux noirs*, Clancier-Guénaud, Paris, 1984.
- *Jugement dernier*, Denoël, Paris, 1988.
- *Rase campagne*, Métailié, 1996.

Essais

- *Un nouveau fantastique*, esquisses sur les métamorphoses d'un genre littéraire, L'Âge d'homme, Lausanne, 1977.
- *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Stock, Paris, 1978. Édition refondue et complétée, Renaissance du Livre, 2000.
- *Jean Ray, l'archange fantastique*, en collaboration avec Françoise Levie, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1981.
- *La légende du vin*, chronique, Le Temps qu'il fait, Cognac, 1995.
- *Simenon, l'homme à romans*, Textuel, 2002.
- *Simenon ou le roman gris*, Textuel, 2002.
- *Une bibliothèque excentrique*, Cendres, 2003.

Anthologies

- *Récits de science-fiction de J.-H. Rosny Aîné*, Marabout, Verviers, 1973.
- *La France fantastique de Balzac à Pierre Louÿs*, Marabout, Verviers, 1973.
- *La Belgique fantastique*, Marabout, Verviers, 1975. Rééd., Jacques Antoine, Bruxelles, 1985.
- *Histoires terribles de revenants*, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1979.
- *Histoires terribles d'animaux*, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1981.
- *Romans préhistoriques de J.-H. Rosny Aîné*, Laffont, Paris, 1985.
- *Contes fantastiques de Théophile Gautier*, Néo, 1986.
- *Trains rouges*, Julliard, Paris, 1989.

- *Potions rouges*, Julliard, Paris, 1990..
- *Enfants rouges*, Julliard, Paris, 1991.
- *Livres rouges*, Julliard, Paris, 1992.
- *En voilà des histoires*, de Frédéric Dard, Fleuve Noir, 1992.
- *Le Démon de février*, de Gérard Prévot, Fleuve Noir, 1998.
- *L'Invitée de Lorelei*, de Gérard Prévot, Fleuve Noir, 1999.
- *Noir scénar*, Les Belles Lettres, 2002.

Bibliophilie

- *Écritures pour saluer Jo Delahaut*, Delta, 1972.
- *Faux titre*, Van Balberghe, 1982.
- *La belle volière*, avec une linographie en couleurs de Roland Topor, Van Balberghe, Bruxelles, 1982.
- *Fantômes dans la ville*, Le Veilleur de nuit, 2000.

Album

- *D'après Bruxelles*, avec des photographies de Jean-Pol Stercq, Bernard Gilson, 1999.

Pour enfants

- Une vingtaine d'albums (entre autres chez Gallimard, Grasset, La Martinière, Lito,...)

N.B. La bibliographie de l'auteur comprend en outre de nombreuses plaquettes à tirage limité et d'innombrables préfaces.

Texte et analyse

Ce déchaînement m'a fasciné, m'a abruti. Plusieurs minutes, je suis resté sur place sans détourner les yeux, et il a fallu que l'averse perde un peu de sa virulence pour que je songe enfin à quitter mon abri. Progressivement, j'ai hâté le pas, marchant parmi les flaques d'eau, me faisant sans cesse éclabousser par les véhicules, comme si les giclées qu'ils me lançaient étaient destinées à m'empêcher d'aller plus loin, vers mon père et sa souffrance.

J'ai ralenti à hauteur de la place du Jeu de Balle. Il pleuvait toujours, par à-coups, et la plupart des biffins avaient déserté les lieux, la parcelle de territoire où, ce matin, ils avaient côte à côte installé leur bric-à-brac. Parfois, très tôt, le dimanche, mon père m'y conduisait et il n'avait à ces moments-là qu'un but : dénicher le livre auquel tout le monde rêvait, l'ouvrage rarissime qu'il vendrait très cher – si cher qu'avec la rançon nous pourrions tous les deux nous embarquer pour Londres et y séjourner de longues semaines, jusqu'à épuisement du magot, quitte à rentrer au pays, disait-il, «à la nage»!

Je longeais le terre-plein de la place quand je me suis brusquement heurté à un bout terrifiant du monde d'où j'étais sorti : là, sous mes yeux, ce n'était qu'un amas de livres gorgés d'eau, un gigantesque charnier de papier! Quelque chose qui avait vécu et qui venait de mourir parce que le ciel s'était fâché. Quelque chose qui avait été noble et qui maintenant n'était que pourriture.

(Lord John, pp. 118-119)

Introduction

Alexandre vient d'avoir 18 ans. Le jour même de son anniversaire, son père, bouquiniste à Bruxelles, a dû être hospitalisé. Depuis, et pour la première fois de sa vie, le jeune homme se trouve livré à lui-même et amené à prendre des responsabilités d'adulte. Ce matin-là, comme il se rend au chevet de son père, appelé par son besoin de *souffrir avec lui*, il essuie une averse d'une soudaineté et d'une violence singulière.

Idée générale et structure

Après la bourrasque, dans ces lieux associés à l'image du père et à des souvenirs d'enfance heureuse, Alexandre déchiffre les signes du malheur et de la destruction.

- | | | |
|----|------------|-------------------------------------|
| a) | ll. 1-9. | Une bourrasque maléfique. |
| b) | ll. 10-21. | Place du Jeu de Balle, lieu magique |
| c) | ll. 22-29. | Un charnier de livres. |

Commentaire suivi

- | | | |
|----|----------|--|
| a) | ll. 1-9. | <i>Une bourrasque maléfique</i> |
|----|----------|--|

C'est le jeune Alexandre qui parle. (On remarquera que ce personnage est né un 29 avril comme Jean-Baptiste Baronian, et qu'il porte le même prénom qu'Alexandre Lous.) Déjà dans les lignes précédant l'extrait, il a évoqué la brusque averse qu'il a essuyée en termes d'une violence inusitée, comme un «délire de la nature». Ici, l. 1., les termes **déchaînement**, **fasciné** confèrent à cette bourrasque une dimension presque fantastique. Le comportement pourtant très naturel qui consiste à attendre que la pluie diminue pour se remettre en route est mis sur le compte de cette fascination (ll. 1-4). En fin de paragraphe (ll. 5-9) le caractère fantastique de la bourrasque devient explicite : les éclaboussures des véhicules seraient **destinées** à ralentir sa marche vers son père souffrant. Tout se passe comme si ce jeune homme à l'imagination très

vive, ébranlé au surplus par les événements qu'il a subis (un jour et une nuit seulement se sont écoulés depuis l'accident du père) se complaisait dans une interprétation magique de ce qui lui arrive. Comme l'auteur, dont il semble bien être le porte-parole à cet égard, il est fort attentif aux résonances « surnaturalistes » du réel. Tout le roman est d'ailleurs imprégné de cette vision.

*

b) ll. 10-21. *Place du Jeu de Balle, lieu magique*

La place du Jeu de Balle, où se tient le marché aux puces de Bruxelles, occupe une situation privilégiée dans la topographie de Jean-Baptiste Baronian. Déjà dans le roman qui porte son nom (*Place du jeu de Balle*, Laffont, 1980) l'auteur l'a décrite comme le haut lieu de la brocante et du rêve, de la vie quotidienne légèrement *survoltée* par les vertus de l'imaginaire. Cette idée se retrouve dans ce paragraphe, associée à quelques-uns des thèmes majeurs du roman : la figure du **père initiateur** à la fois tuteur et complice ; le **livre**, attribut du père puisqu'il est bouquiniste, dont la rareté fait le prix et qui agit comme un sésame ; **Londres**, la ville associée à Lord John (mieux connu sous les noms de John Flanders ou de Jean Ray), dont le père, jusque sur son lit de mort, n'aura cessé d'entretenir le mythe. En somme, en ces instants où sa perception des choses est particulièrement aiguë, ce qui apparaît à Alexandre sur la place du Jeu de Balle vide, balayée par la bourrasque, comme en un miroir magique, c'est le père tout entier, y compris ses chimères, dans ce qu'il avait de plus **vivant**.

N. B. Le terme *biffin* (l. 12) a été défini précédemment par l'auteur. Il désigne ceux qui courent chaque jour les marchés aux puces et se contentent des pacotilles, des vêtements, des ustensiles de ménage. Dans la hiérarchie du métier, les antiquaires et les brocanteurs sont supérieurs aux biffins.

*

c) ll. 22-29. ***Un charnier de livres***

Le deuxième paragraphe a présenté un livre rare, précieux, objet de convoitises, éveilleur de rêves, comme l'**emblème** du père vivant. Le dernier paragraphe (qui termine le chapitre d'ailleurs) renverse brutalement cette image : *un amas de livres gorgés d'eau, un gigantesque charnier de papier* (ll. 25-26). Ces termes disent assez la chute dans l'anonymat, la décomposition, l'avilissement. La mort. ***Quelque chose qui avait vécu*** (Cf. § 2) ***et qui venait de mourir*** (Cf. §3) : étant donné l'association d'idées préalablement établie, même si Alexandre ne franchit pas explicitement le pas, le spectacle de cette *mort des livres* doit lui apparaître comme une allusion transparente à la mort de son père, qu'il appréhende plus ou moins sciemment, et qu'il ose envisager, pour la première fois sans doute, par le truchement du spectacle de la rue. D'autant que, fidèle à sa *vision magique* des choses signalée dès le début du texte, il voit dans ce désastre des livres un effet de la colère du ciel (ll. 27-28).

Conclusion

Dans cette page, le jeune Alexandre a le pressentiment que son père va mourir et, d'autre part, que son enfance appartient désormais au passé. Pressentiment, intuition de la vérité, que ne traduisent ni les réflexions du personnage ni les commentaires de l'auteur, mais uniquement la juxtaposition des petits faits, des bribes de souvenirs, des images significatives imposées par le présent. L'écrivain donne l'impression de ne pas intervenir, mais de laisser à la réalité le soin de s'exprimer elle-même dans sa double dimension objective et fantastique.

Choix de textes

Dans le bureau de rédaction d'un journal publicitaire, huit personnes travaillent sans relâche. La grande routine. Est ce que cela pourrait changer un jour? Soudain, voici que l'imprévu s'annonce :

Animée d'un mouvement de pendule, la feuille de papier rose surgit comme un prodige devant la fenêtre. Elle monta un peu, faillit disparaître, descendit, alla successivement de gauche à droite, ballotta, trembla et, à la fin, se mit à se balancer avec une infinie douceur juste à la hauteur de l'espagnolette.

Ce fut à ce moment, à onze heures précises, que Stanislas-Auguste de Boisgobey l'aperçut et ses yeux ronds et métalliques se figèrent, tandis qu'à l'autre bout de la pièce, devant la porte vitrée, Isidore Aramis levait la tête, fronçait les sourcils, la lippe pendante, l'air redoutable, comme le Moïse de Michel-Ange. Isidore Aramis émit un sifflement incongru – une espèce de bruit de succion – qui attira sur lui tous les regards, sauf celui de Stanislas-Auguste.

Et déjà, Stanislas-Auguste se métamorphosait et ses traits invariablement livides, ses traits qui ne se déridaient jamais devinrent lumineux, comme si sur eux s'étaient concentrés à cette seconde des milliards et des milliards de rayons de soleil. Il tendit le cou, déposa sur son bureau le long crayon noir qu'il tenait entre les doigts, et ses lèvres minces et étroites dessinèrent un fugitif commencement de sourire.

Il se produisit alors une chose incroyable, faramineuse, mirobolante, une chose qui ne s'était jamais produite, une chose qui n'était venue à l'idée de personne et à laquelle, même avec un tout petit brin d'imagination, personne n'aurait songé, tant elle semblait irréelle, extraterrestre, inhumaine, une chose inadmissible mais qu'à la rigueur, la folie aidant, on aurait sans doute acceptée au jour J de la fin du monde. Et ce fut si brutal, si soudain que sur le coup nul n'en prit vraiment

conscience, ni Yvonne Capendu, ni Amédée Ponson, ni Simon Assolant, ni Pierette Richebourg, ni Albertine Dubout-Laforêt, ni Ernest Decourcelle, ni Isidore Aramis, ni a fortiori Stanislas-Auguste Boisgobey.

Pour la première fois, dans cette pièce vouée au labeur, aux allées et venues incessantes, frénétiques et tapageuses, aux sonneries borborygmiques du téléphone, aux froissements à la fois dantesques et kafkaïens (et peut-être courtelinesques et ubuesques aussi) des feuilles de papier, aux cliquetis avides des agrafeuses, à l’infernal martèlement des machines à écrire qu’on entendait à toute heure du jour et de la nuit, non seulement à cet endroit, mais aussi dans toutes les autres pièces, dans tous les autres bureaux de l’immeuble, à travers les escaliers, les couloirs, les corridors, les recoins, les replis les plus obscurs, et même jusqu’aux cabinets de toilette, et même dans les cages d’ascenseurs, où qu’on fût, où qu’on allât, ou qu’on se dissimulât, et même dans la rue, et même dans les artères adjacentes, et très haut et très loin parmi les cieux, dans cette pièce exhalant la sueur, les odeurs d’encre, de carbone, de gomme, de colle, de tabac, de chewing-gum, d’after shave, de laque pour les cheveux, d’ennui, de perte, de périls, de pertinacité, il y eut un profond silence.

(Le diable Vauvert, Une fable moderne, pp. 9-12)



Et c’est ici que réside une des raisons d’être principales de l’importance et de l’éclosion du fantastique belge. Contrairement à ce que l’on serait tenté de croire, ce n’est pas dans la pseudo-étrangeté de certains paysages de Flandre ou de Wallonie, dans une improbable géographie de pluie et de brume, qu’il faut le chercher, mais plutôt dans le fait que ceux-ci sont comme figés, éternellement identiques à eux-mêmes, voire rassurants, presque trop sages et trop dociles, puisqu’une fois pour toutes on en connaît la physionomie. Dans une telle optique, le fantastique s’apparente à une révolte, à un formidable cri de protestation – le désir, la volonté farouche de déranger la toute puissante suprématie d’un ordre établi, de renverser un excès de rationalité et de

bon sens. En fait, ce qui donne au fantastique sa coloration agressive, c'est le surplus de banalités et d'utilités du monde extérieur. Un monde où tout donne l'impression d'être définitivement acquis, où chacun fait ce que fait son voisin, où l'on naît, vit et meurt dans une monotonie amère, entre les quatre murs d'un salon tranquille, et où faire l'amour et gagner de l'argent deviennent des passions amorphes.

Le fantastique belge est par excellence un fantastique de réaction. Il s'insurge avec force contre le conformisme et, sans aller jusqu'à mettre l'univers entier en question, ainsi que le feront par exemple des écrivains américains (Hawthorne, Lovecraft), il ouvre des brèches çà et là, cause des distorsions, laisse entrevoir des zones « insalubres » au sein desquelles se disputent l'inadmissible et l'irrationnel, entretient en quelque sorte une confusion des regards, des gestes, des gens, des habitudes, si ce n'est, comme Jean Ray le suggère, une confusion des temps, des espaces et des époques. De là aussi son caractère naturel, son côté froid, ses structures narratives souvent linéaires, simples et uniformes. De là sa particularité – voire son particularisme – et son indéniable attrait.

**(Panorama de la littérature fantastique de langue française,
L'école belge de l'étrange, pp 31-33)**



Alex s'accroupit. Il s'accroupissait toujours quand une personne qui semblait s'intéresser à une de ses antiquailles disposées à même le pavé de la place lui adressait la parole. Du bout des doigts, il pinçait d'abord à hauteur des cuisses les plis de son pantalon, tirait rapidement dessus, écartait les jambes et, en donnant l'impression de s'asseoir en tailleur, s'accroupissait donc, les fesses sur l'extrémité de ses chaussures. Alors, alors seulement, la tête légèrement penchée, il répondait.

Neuf fois sur dix, il répondait n'importe quoi. Ou plutôt se trompait, mélangeait souvent les époques, les styles, l'origine, l'usage, l'affectation

des objets et même, ce qui était plus étonnant, les matériaux dans lesquels ils étaient fabriqués.

— *Ça? dit Alex.*

En face de lui, un gros monsieur joufflu manipulait un encrier de verre, rivé à un support de hêtre entièrement peint en noir.

— *C'est une belle pièce, n'est-ce pas? ajouta Alex.*

L'autre ne semblait pas convaincu. Peut-être parce qu'il y avait dans la voix d'Alex trop de miel – et le miel d'Alex, épais, gluant, n'était pas toujours du goût de tout le monde.

— *Cristal et ébène. Ce n'est pas courant.*

Voilà, avec deux ou trois mots, Alex changeait la matière et accomplissait (essayait d'accomplir) les plus subtiles métamorphoses. Hélas, hélas! Si Viviane avait des airs de fée et Martial des gestes de prestidigitateur, Alex, lui, ne ressemblait guère à un magicien et encore moins à un alchimiste.

— *Du cristal! Vous devez vous tromper!*

Le gros monsieur avait presque crié. Au bout de quelques secondes à peine, la supercherie lui avait logiquement sauté aux yeux. Accroupi, remuant sur ses fesses, Alex regardait ailleurs.

Tant pis. Ce serait pour une prochaine fois. Il y aurait bien un hurluberlu qui s'intéresserait à ce foutu encrier, sans se demander s'il était figue ou raisin. Faut pas désespérer. Dans un métier pareil, tout baratin, crois-moi, c'est un coup de poker. Tu peux sortir un jeu minable et, l'instant suivant, contre toute attente, le carré d'as.

Et régulièrement donc, les tentatives de métamorphoses opérées par Alex tournaient court. Et bien qu'il les renouvelât à la moindre occasion,

*il n'allait quand même pas jusqu'à faire passer pour de l'or un vulgaire bibelot de fer ou de cuivre. Peut-être aurait-il dû essayer. Diable! l'essentiel de l'alchimie n'a-t-il pas trait à la transmutation des métaux les plus vils? Qui sait, avec une demi-douzaine de formules bien appropriées, pouvait-il parvenir alors à éblouir ses clients et donner à penser, le temps d'un charme, qu'un quelconque pot d'étain était, **sensu stricto**, le Graal des Chevaliers de la Table Ronde?*

(Place du Jeu de Balle, Alchimie, pp. 31.33)



Englué dans une existence machinale de buraliste, Ludo s'ennuie à mourir. Or, voici que trois de ses amis de jeunesse, anciens joueurs de poker, refont successivement surface, un peu comme s'ils répondaient à l'appel mystérieux d'une ultime partie. Ce matin-là, c'est le tour d'Albert...

Les clients s'étaient succédé. Lucky Strike, Belga, Saint-Michel, Taf, déchets de Havane. Des blondes, des noires. Les statistiques révèlent que les hommes, contrairement à une opinion fort répandue, préfèrent les cigarettes légères. Quel était le zouave qui avait inventé cette histoire? Vous pourriez me faire un emballage cadeau? Marthe, est-ce qu'il reste du papier satiné? Celui qu'on avait acheté pour Noël?

Il devait être onze heures, onze heures cinq. Soudain, après de constantes allées et venues, ce fut l'accalmie. Elle fut si prompte, si brutale que Ludo crut qu'on avait, pour une raison ou pour une autre, condamné son magasin.

Quelque chose qu'il avait imaginé autrefois et qui se réalisait contre toute attente : on interdisait la vente du tabac, on défendait aux gens de fumer. Le décret de prohibition serait tombé à onze heures tapantes, aurait été immédiatement propagé à travers le pays, la police surveillerait les rues, appréhenderait les récalcitrants, opérerait des rafles, des contrôles serrés. Et l'alcool? L'avait-on également interdit? Bon Dieu, si c'était vrai, si cela pouvait réellement arriver!

Il fixa la porte d'entrée, ne vit personne pendant un long moment. Puis une ombre se profila contre la vitre. Un flic. . . Il ne bougea pas.

Le tintement de la clochette, une bouffée de vent.

Il découvrit un homme de taille moyenne. Celui-ci avait les cheveux bouclés tombant au ras du cou ainsi qu'une barbe broussailleuse qui le rendait à la fois extrêmement artiste et extrêmement docte. Il s'avança vers le comptoir, y posa les deux mains, sourit d'un air malicieux.

— *Alors c'est vrai, tu es buraliste!*

Ludo écarquilla les yeux. D'abord parce que dans la voix du barbu pointait un accent complice. Ensuite parce que les clients, même les plus assidus, n'employaient presque jamais, à propos de son métier, le terme de buraliste. Il resta de marbre et l'autre mit tout à coup sa main droite à hauteur du menton.

— *Et comme ça, sans la barbe? Tu devrais me remettre facilement, non?*

Ludo se mordit la lèvre inférieure.

Et puis, avec une soudaineté fulgurante, il glissa de nouveau vers les lointains de sa mémoire, vers les bas-fonds merveilleux de ses souvenirs d'où, il en avait à présent la certitude, il n'était jamais sorti. Albert! C'était Albert, Albert dont il avait cherché à la hâte les traces, trois jours plus tôt, dans la rue du Jardin des Olives et même au cœur de l'église de Notre-Dame de Bon-Secours – et maintenant le ciel l'avait exaucé, avait compris son poignant message, avait permis ce Miracle.

(Les quatre coins du monde, Le buraliste..., pp. 41-42)

Le Grec fit claquer la portière de sa camionnette et mit le moteur en marche. La journée commençait bien : Bruno venait de lui refiler un bel assortiment de pièces de rechange en bon état. Des pneus, des pare-chocs, des batteries, des bougies, des radiateurs, des tuyaux d'échappement et une demi-douzaine de disques d'embrayage parfaitement neufs. Et le tout pour trois fois rien.

Il sourit en démarrant. À ses yeux, Bruno était la crème des hommes. Malgré ses allures carrées, sa binette de bouledogue et sa manie de crier à tout bout de champ, il avait un cœur d'or, il était toujours prêt, à la moindre occasion, à rendre service, à fournir l'accessoire introuvable de la guimbarde la plus déclassée.

Où s'approvisionnait Bruno ?

Chez d'anciens taulards, affirmaient les mauvaises langues. Et elles ajoutaient qu'il avait lui aussi séjourné quelque temps en prison. Une affaire de vol à main armée selon certains, une sordide histoire de faux selon d'autres. D'aucuns parlaient même de viols et lui prêtaient un penchant maladif pour les fillettes. Comme ça, sans preuve véritable.

Le Grec, lui, ne voulait rien entendre. Il savait seulement qu'il pouvait compter sur Bruno et cela lui suffisait. Il roula prudemment vers la Zone. Elle appartenait au Boiteux et occupait plusieurs hectares, entre le canal et une route macadamisée qui aurait dû mener à un lotissement qui n'avait jamais été construit, qu'on ne construirait sans doute plus jamais. La maison du Boiteux, elle, était nichée sur une petite colline, à l'ombre du Bois-Rouge, comme une tour de garde. Et vraiment, avec ses grosses pierres j aunes et bosselées, elle ressemblait à un château fort : un édifice hybride, mi-prison, mi-caserne.

En passant dans les parages, le Grec remarqua la Peugeot de Delvaux, garée devant le perron – une sorte de guérite –, à côté de la Buick éblouissante. Il jura, en grec, entre ses dents, et son éternel sourire disparut. Qu'est-ce que le flic et le Boiteux mijotaient encore ? La dernière fois qu'il les

avait vus ensemble – surpris ensemble –, c'était à la terrasse d'un café, en ville, et ils avaient l'air de s'entendre comme cul et chemise. De là à se dire que le Boiteux pouvait être un condé... Bruno, en tout cas, y croyait ferme et il était assez rare que Bruno se trompe.

Comme la route faisait un coude, le Grec changea de vitesse et s'aperçut que la jauge de son réservoir à essence était au minimum. Il s'en étonna et se promit de vérifier le moteur, une fois rentré chez lui.

(Jugement dernier, Alexandre Lous, pp. 12-13)



C'était chaque fois pareil : il ne faisait rien, il ne pensait à rien de particulier et, brusquement, des bouffées de chaleur lui montaient à la tête et il se mettait aussitôt à tressaillir. En général, cela durait une ou deux minutes, rarement davantage, mais il eut cette fois l'impression que son malaise ne disparaîtrait pas avant longtemps. Il allait devoir crier au secours. Réclamer de toute urgence une ambulance qui le conduirait à l'hôpital le plus proche.

Le plus proche?

Où se trouvait l'hôpital le plus proche?

Ce pouvait être très loin. Ou à peine à quelques encablures, derrière le coin, rue du Midi, à moins de cent mètres du Falstaff. Un hôpital tout neuf, ultra-moderne. Au rythme où on démolissait et élevait des immeubles un peu partout dans la ville, ce n'était pas impossible. Au rythme où les choses se passaient.

Deux mois déjà.

Cinquante-quatre jours exactement.

Depuis que Caroline était morte. Et depuis qu'il avait, lui, basculé dans l'innommable.

Il agita la tête, se rendit compte que ses troubles, ce matin encore, ne seraient qu'éphémères. De nouveau plus de peur que de mal.

Regarda les gens alentour.

Les gens, il avait la possibilité de les ranger en trois catégories. Les gens assis à ses côtés, à la terrasse du Falstaff. Les gens qui allaient et venaient à pied dans la rue. Et puis les gens qui allaient et venaient en voiture, en moto ou en autobus.

Sûrement que quelqu'un l'observait. Il devait y avoir un type chargé de le surveiller. Un type qui savait. Un type à la terrasse ou un type au bord de son véhicule en train de le filer, mine de rien, mine de chercher un endroit où se garer, sans doute en train de tourner en rond. Si ce type existait, il avait la tâche assez facile : il suffisait qu'il se mêle au flot de la circulation autour de la Bourse. Simple comme bonjour. Malgré les feux rouges, les piétons pressés et imprudents, les travaux et le risque d'une panne sèche.

Un type ou une typesse ?

(Le tueur fou, pp. 9-10)



Synthèse

Que l'on considère *Scènes de la ville obscure* (1977), ce récit «surnaturaliste» qui nous entraîne dans le dédale d'une grande cité hantée par les mythes contemporains, ou des œuvres moins résolument oniriques, comme *Place du jeu de balle* (1980), *Matricide* (1981), *Les quatre coins du monde* (1982), d'autres encore, qui nous introduisent dans l'intimité presque provinciale de certains quartiers bruxellois, on notera d'abord que l'inspiration de Jean-Baptiste Baronian (et d'Alexandre Lous) est exclusivement *citadine*, et que ses personnages, dont il parle volontiers avec une tendresse amusée et quelque propension à la caricature, sont en somme des produits exemplaires de l'anonymat des grandes villes. Concierge d'immeuble, buraliste, inspecteur de police, employés ou rentiers, biffins ou brocanteurs (mais ceux-ci, plus que d'autres, ont le rêve en partage)..., ce sont des solitaires pour la plupart, taiseux ou trop bavards, élimés par l'usure des jours, écœurés d'insignifiance, accablés par un sentiment d'échec. Évocation «populiste» de *gens sans histoire*, pas heureux pour autant. C'est trop ordinaire pour être vraiment tragique.

Un événement va se produire, pas forcément spectaculaire, au contraire : plutôt modeste, à leur image, qui les sortant de leur atonie, ranimant en eux le goût du rêve, de l'aventure, ou, simplement, de la parole, va leur en donner une, d'histoire, souvent plus imaginaire que réelle, et les révéler à eux-mêmes et au lecteur. Tel est jusqu'ici, de *Autour de France* (1974) au récent *Tuer fou* (1995), avec des modalités bien sûr, le schéma type d'un roman de Jean-Baptiste Baronian, schéma classique dans lequel l'histoire, *l'incident romanesque*, joue un rôle essentiel de révélateur.

Romans d'évasion à proprement parler. Et tout d'abord de l'évasion des personnages hors de leur existence médiocre. Avec l'active complicité de l'auteur, qui se garde toutefois d'intervenir ouvertement.

Qu'est-ce qui peut rompre la routine de l'attente vaine, ne serait-ce que le temps d'un livre, lorsqu'elles nous sont présentées comme inscrites dans le déroulement presque fatal de l'existence? *L'insolite*. L'insolite, seul créateur d'histoires, les meilleures et les pires. L'insolite du brusque accès de violence trop longtemps réprimé (*Matricide*) ou celui, plus insidieux, peut-être plus subtil, de la visite imprévue (*Le diable vauvert*), du poker de jeunesse retrouvé (*Les quatre coins du monde*) ou, tout simplement, de la journée pas comme les autres, miraculeuse on ne sait pourquoi (*Place du Jeu de Balle*). L'insolite de la déflagration meurtrière et celui de la subversion par l'étrange et l'ironie. On voit comment l'horreur de l'«écrasante majorité des jours» a pu mener Baronian sur les voies du fantastique et de la fantaisie – dans les atmosphères les plus terre à terre il y a toujours chez lui comme du magique en suspension – et Alexandre Lous sur celles plus ténébreuses du polar ou, plus exactement, du roman criminel.

Au fil des titres, la part ténébreuse de l'auteur apparaît sous un jour de plus en plus oppressant. Englués dans une banalité grisailleuse, ses personnages ressentent jusque dans leur chair leur étrangeté face à leurs semblables et à la société. Comme si l'espérance d'une existence plus riche, plus dense, avait définitivement fait place à un sourd malaise existentiel qui prend les formes de l'attente (*La vie continue*), de l'alcoolisme (*La nuit aller-retour*) ou de la psychopathie (*Le tueur fou*).

Errant sans but dans le labyrinthe vénéneux de Bruxelles, ville en proie à la déliquescence, ces anti-héros portent sur leurs épaules le poids d'une culpabilité indissociable de leur passé, voire de leur condition. Ils partent à la recherche d'eux-mêmes, dans la solitude, sans jamais se trouver. C'est qu'ils n'existent pas autrement que les reflets des vitrines, les regards des passants ou les pages des livres. Leurs malaises physiques, leur déroute intérieure, leur effroi de vivre sont les symptômes du doute qu'ils émettent sur la réalité de leur existence. Chez Baronian, la hantise du vide et l'inanité de toute entreprise humaine débouchent souvent sur des troubles identitaires qui s'expriment par l'obsession du double (*Le tueur fou*), l'impuissance de vivre ou la maladie (*La nuit aller-retour*).

Sous des dehors faussement réalistes, les romans de Baronian résonnent comme des cris de protestation contre la condition humaine. Ils constituent surtout des paraboles empreintes d'une profonde angoisse métaphysique (*Jugement dernier*) où domine la certitude de la damnation individuelle et collective. En effet, livrés au tumulte nauséeux de la ville, les personnages de Baronian semblent, comme elle, gagnés par une sorte d'infection de l'âme que rien ne peut guérir, surtout pas les communes raisons de vivre.

Cette façon de rendre palpable le malaise contemporain et l'impossibilité de sortir du lieu commun, de la banalité fait le prix de ces fables qui tournent toujours autour d'une transgression, un meurtre le plus souvent (*Jugement dernier*).

Et l'écriture? Sa première vertu est l'efficacité. Ce qui compte dans un roman de Baronian, ce ne sont pas les belles phrases ni même les belles pages à vocation anthologique, mais le ton, le rythme, la vitalité de l'ouvrage conçu comme un tout. En somme, une écriture de romancier. Ce qui n'exclut ni l'atmosphère ni le mystère, domaines auxquels l'auteur accorde toute son attention.

Alain BERTRAND